



Salve Regina !

Depuis la fête de la sainte Trinité, l'Église a repris la récitation ou le chant de cette belle hymne du *Salve Regina* à la fin de sa prière publique, c'est-à-dire à la fin de l'office des Complies, et ce jusqu'au temps de l'Avent qui commencera en novembre prochain.

Cette magnifique prière mariale, que nous croyons trop facilement connaître, mérite davantage notre attention et notre dévotion. Son histoire nous donnera une dévotion encore plus grande à notre sanctuaire tant aimé du Puy, mais nous fera aussi découvrir ses rapports insoupçonnés avec le culte envers la sainte Eucharistie ! Enfin, nous ne méditerons jamais assez les richesses spirituelles que réserve cette hymne à ceux qui la méditent et la prient vraiment, de nature à les soutenir dans les combats de la vie présente.

Une origine contestée

Un chroniqueur espagnol du Moyen Âge, Julian Pérez, cité par Ramirez de Prado dans son *Chronicon* (1611), fait remonter cette antienne aux saints Apôtres, du moins dans son texte grec que personne n'a vu... : « l'hymne du *Salve Regina* a été composée par les apôtres en grec, et traduite du grec par le très saint évêque Pierre de Compostelle ».

D'autres ont avancé les noms de saint Athanase, ou de saint Jean Damascène, ou encore du pape Grégoire IX, mais ces origines ne reposent sur rien de bien sérieux. En revanche, il est certain que l'on trouve les premières traces écrites de bribes de notre antienne dans des manuscrits du XI^e siècle, comme celui de Reichenau, conservé à Karlsruhe.

Des hypothèses qui ont connu un certain succès attribuent la paternité du *Salve Regina* au

bénédictin Hermann Contract, de cette même abbaye de Reichenau (Souabe, XI^e siècle) ou, comme le pense aussi Durand de Mende, à l'évêque Pierre de Compostelle (XII^e siècle). Mais les savants montrent sans grande peine que ces deux foyers de rayonnement de la dévotion du *Salve Regina* ont une origine commune : le Puy-en-Velay. Il est aussi avéré que l'immense ordre clunisien en fut l'un des plus fervents propagateurs. Vers 1135, on chantait à Cluny le *Salve Regina* qui se répandra par conséquent dans les monastères de l'Ordre.



L'hypothèse la plus probable l'attribue donc à l'évêque du Puy-en-Velay, Adhémar de Monteil, nommé évêque en 1077, et décédé à Antioche en août 1098, en pleine Croisade. Ce saint évêque l'aurait composée à l'occasion du départ de la première Croisade pour la Terre sainte, en 1095, en s'inspirant peut-être lui-même d'éléments issus d'une hymne de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges, ce qui pourrait finalement donner du crédit à l'origine apostolique de cette prière, saint Martial ayant bien connu les Apôtres, selon la Tradition attestée par les Bollandistes...

Ce chant de guerre des Croisés fut augmenté de ses dernières invocations à la Vierge par saint Bernard, lors d'un épisode touchant. Un chroniqueur allemand

du XVI^e siècle, Wilhelm Eisengrein, raconte que lors de la prédication de la deuxième Croisade, en 1146, saint Bernard se rendit à Spire, après avoir prêché la Croisade à Vézelay. L'empereur Conrad III, entouré des princes de l'Empire introduisit le saint dans la cathédrale de Spire au moment où l'on terminait l'antienne du *Salve Regina*. L'homme de Dieu, saisi d'un noble enthousiasme, se mit à genoux et poussa ces trois cris d'amour : « *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria* ». Des plaques commémoratives sont scellées dans le pavé, et on y chante solennellement ces paroles de saint Bernard le jour anniversaire du fait.

La propagation du *Salve Regina*

C'est sans doute à Cluny que le *Salve Regina* fut introduit en premier dans la liturgie. Nous avons déjà vu qu'aux environs de 1135 Pierre le Vénérable, neuvième abbé de Cluny, le faisait chanter à la procession du jour de l'Assomption, ainsi qu'à toutes les processions qui partaient de l'église principale des Apôtres pour se rendre à l'église Notre-Dame. On n'a pas de document qui permette d'affirmer si, avant le XIV^e siècle, les bénédictins de Cluny insérèrent le *Salve Regina* dans leur Office proprement dit. Mais, entre 1308 et 1318, l'abbé général Henri I^{er} de Fautrières décida que, « dans tous les lieux conventuels de l'Ordre, on chanterait désormais après Complies le *Salve Regina* ou toute autre antienne de la sainte Vierge. » Le *Salve* est seul expressément désigné, ce qui indique en quel honneur il était tenu à Cluny depuis le temps de Pierre le Vénérable.

Saint Bernard et les Cisterciens en sont également de zélés promoteurs. Au dire d'Aubri de Trois-Fontaines, « dans un chapitre

général cistercien, saint Bernard demanda que le *Salve Regina* fût reçu par tout l'Ordre ; ce qui fut fait. » En outre, en 1182, Jean l'Hermitte disait que le pape Eugène III (Cistercien lui-même) avait ordonné le chant du *Salve Regina* dans les églises. Dès 1218, le chapitre général avait prescrit le chant quotidien du *Salve Regina* à la suite du répons et du verset *Gloria Patri*. En 1251, saint Louis IX et son frère Alphonse de Poitiers ayant demandé des prières à Cîteaux, les Pères ordonnèrent que, parmi d'autres suffrages, on chantât chaque soir, après Complies, le *Salve Regina*, en ajoutant comme de coutume le verset *Ave Maria* et l'oraison *Concede nos*.

Les Dominicains ne sont pas en reste dans le processus de propagation du *Salve regina*. En 1221, le bienheureux Jourdain de Saxe, deuxième Maître Général des Frères Prêcheurs, ordonna de chanter cette hymne tous les jours après Complies dans le couvent de Bologne, pour obtenir la guérison d'un frère cruellement tourmenté par le démon. De Bologne cet usage s'est répandu dans toute la province de Lombardie et, par ce moyen, cette pieuse et salutaire coutume a fini par s'enraciner dans l'Ordre tout entier. On a avancé que ce serait à l'instigation des Dominicains et plus spécialement de saint Raymond de Peñafort que le pape Grégoire IX (1227-1241) aurait ordonné que le *Salve Regina* « fût chanté dans toutes les églises de Rome le vendredi soir à l'issue des Complies », en 1239. Cette opinion est assez vraisemblable. Il n'y a pas lieu de penser que Grégoire IX ait été influencé par les Franciscains, ses amis. L'ordre de Saint-François prit pour règle, dès 1223, de suivre l'Office de la Curie, selon l'Ordo de la sainte Église romaine. En 1249, le chapitre général des Frères Mineurs à Metz, imposa le chant des quatre antiennes à la Vierge après Complies.

Le chroniqueur Guillaume de Nangis raconte que le roi saint Louis faisait chanter le *Salve Regina* après l'Office dans sa chapelle royale et que toutes les églises de France s'empressèrent d'imiter cet exemple.

Enfin il semble que les quatre antiennes à la sainte Vierge furent introduites dans l'usage romain en l'année 1350, avant de prendre place plus tard dans le *Bréviaire* imprimé en 1521, comme nous les avons toujours en usage aujourd'hui (*Alma Redemptoris Mater* pendant l'Avent et Noël, *Ave Regina caelorum* de la Purification à Pâques, *Regina Caeli* durant le temps pascal et le *Salve Regina*, de la Trinité à l'Avent).

De l'usage des « stations » aux « saluts »

Au cours du Moyen Âge des cérémonies très variées, en l'honneur de la très sainte Vierge, se multiplièrent grâce à la libéralité de généreux fondateurs. Elles comportaient essentiellement le chant d'une prière à Marie en un lieu, en un jour et à une heure soigneusement déterminés par le fondateur. On les appelait assez communément des « Stations », selon un terme emprunté à la langue des processions liturgiques, la « station » marquant un arrêt du cortège processional à un autel ou devant une statue devant lesquels on chantait une prière avec l'oraison appropriée.

Aucune station n'était plus populaire que celle du *Salve*, qui tendit de plus en plus à évincer ses rivales. Des confréries spéciales, dites du *Salve*, favorisèrent cette dévotion surtout en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Allemagne. Ces premiers « Saluts » n'avaient aucun rapport avec le Saint Sacrement. Le mot « salut » est visiblement ici la simple traduction du mot latin *Salve* et pendant longtemps les stations du Saint Sacrement et celles de la sainte Vierge poursuivirent leur destinée parallèle, pour finir par se rencontrer et finalement fusionner.



Il y eut déjà au XV^e siècle des « Saluts du Saint Sacrement » sans exposition ; on y ajoutait seulement l'*O salutaris Hostia*, ou l'*O Sacrum convivium* ou les *Laudes* du Saint Sacrement, aux chants en l'honneur de la Vierge.

Les saluts non eucharistiques furent pratiqués durant tout le XVII^e siècle. Si l'essentiel du rituel d'exposition est emprunté aux rites de la Fête-Dieu, l'ordonnance assez souple qui en règle la distribution, et au moins une partie des prières, reproduisent et continuent les innombrables « stations » fondées au Moyen Âge en l'honneur de Marie.

Les premières expositions et bénédictions du Saint Sacrement sont dues à des initiatives privées, tolérées alors par les évêques. La coutume assez générale d'insérer dans nos Saluts du Saint Sacrement un motet en l'honneur de la sainte Vierge n'est-elle pas l'authentique survivance de la « station » médiévale, des antiennes mariales et spécialement du *Salve Regina* ?

Valeur et puissance spirituelles

Dans le premier de ses romans de conversion, *En Route*, Huysmans narre le séjour de Durtal, son double littéraire, à la Trappe. Hanté par son ancienne vie de péché, Durtal fréquente les églises de Paris en recherche de soulagement spirituel, notamment par la beauté du chant sacré, jusqu'à ce qu'un prêtre, avec qui il se lie d'amitié, l'invite à poursuivre sa conversion en allant suivre une retraite spirituelle à la Trappe de Notre-Dame-de-l'Âtre. C'est l'occasion pour Huysmans de décrire, en une page magnifique, le premier office des Complies auquel assiste son personnage et spécialement le chant final du *Salve Regina*, dont il propose un commentaire spirituel : « *Et subitement tous se levèrent et, dans un immense cri, le Salve Regina ébranla les voûtes.*

Durtal écoutait, saisi, cet admirable chant qui n'avait rien de commun avec celui que l'on beugle, à Paris, dans les églises. Celui-ci était tout à la fois flébile et ardent, soulevé par de si suppliantes adorations, qu'il semblait concentrer, en lui seul, l'immémorial espoir de l'humanité et son éternelle plainte.

Chanté sans accompagnement, sans soutien d'orgue, par des voix indifférentes à elles-mêmes et fondues en une seule, mâle et profonde, il montait en une tranquille audace, s'exhaussait en un irrésistible essor vers la Vierge, puis il faisait comme un retour sur lui-même et son assurance diminuait ; il avançait plus tremblant, mais si déférent, si humble, qu'il se sentait pardonné et osait alors, dans des appels éperdus, réclamer les délices imméritées d'un ciel.

Il était le triomphe avéré des neumes, de ces répétitions de notes sur la même syllabe, sur le même mot, que l'Église inventa pour peindre l'excès de cette joie intérieure ou de cette détresse interne que les paroles ne peuvent rendre ; et c'était une poussée, une sortie d'âme s'échappant dans les voix passionnées qu'exhalaiient ces corps debout et frémissants de moines.

Durtal suivait sur son paroissien cette œuvre au texte si court et au chant si long ; à l'écouter, à la lire avec recueillement, cette magnifique exoration paraissait se décomposer en son ensemble, représenter trois états différents d'âme, signifier la triple phase de l'humanité, pendant sa jeunesse, sa maturité et son déclin ; elle était, en un mot, l'essentiel résumé de la prière à tous les âges. C'était d'abord le cantique d'exultation, le salut joyeux de l'être encore petit, balbutiant des caresses respectueuses,

choyant avec des mots de douceur, avec des cajoleries d'enfant qui cherche à amadouer sa mère ; c'était le — « Salve Regina, Mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra, salve. » — Puis cette âme, si candide, si simplement heureuse, avait grandi et connaissant déjà les défaites volontaires de la pensée, les déchets répétés des fautes, elle joignait les mains et demandait, en sanglotant, une aide. Elle n'adorait plus en souriant, mais en pleurant ; c'était le — « Ad te clamamus exules filii Hevæ ; ad te suspiramus gementes et flentes in hac lacrymarum valle. » — Enfin la vieillese était venue ; l'âme gisait, tourmentée par le souvenir des avis négligés, par le regret des grâces perdues ; et, devenue plus craintive, plus faible, elle s'épouvantait devant sa délivrance, devant la destruction de sa prison charnelle qu'elle sentait proche ; et alors elle songeait à l'éternelle inanition de ceux que le Juge damne et elle implorait, à genoux, l'avocate de la terre, la consule du ciel ; c'était le « Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende ».

Et, à cette essence de prière que prépara Pierre de Compostelle ou Hermann Contract, saint Bernard, dans un accès d'hyperdulie, ajoutait les trois invocations de la fin : « O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria », scellait l'inimitable prose comme avec un triple sceau, par ces trois cris d'amour qui ramenaient l'hymne à l'adoration câline de son début. Cela devient inouï, se dit Durtal, lorsque les trappistes chantèrent ces doux et pressants appels ; les neumes se prolongeaient sur les O qui passaient par toutes les couleurs de l'âme, par tout le registre des sons ; et ces interjections résumaient encore, dans cette série de notes qui les enrobait, le recensement de l'âme humaine que récapitulait déjà le corps entier de l'hymne.

Et brusquement, sur le mot Maria, sur le cri glorieux du nom, le chant tomba, les cierges s'éteignirent, les moines s'affaissèrent sur leurs genoux ; un silence de mort plana sur la chapelle. Et, lentement, les cloches tintèrent et l'Angelus effeuilla, sous les voûtes, les pétales espacés de ses sons blancs.

Tous, maintenant prosternés, le visage dans les mains, priaient et cela dura longtemps ; enfin le bruit de la cliquette retentit ; tout le monde se leva, salua l'autel et, en une muette théorie, les moines disparurent par la

porte percée dans la rotonde.

— Ah ! le véritable créateur de la musique plane, l'auteur inconnu qui a jeté dans le cerveau de l'homme la semence du plain-chant, c'est le Saint-Esprit, se dit Durtal, malade, ébloui, les yeux en larmes. »

Hymne de croisade spirituelle

Conscient de la puissance spirituelle de cette hymne de bataille des anciens croisés du Puy, c'est précisément le *Salve Regina* que le pape Léon XIII a choisi de faire réciter à tous les prêtres du monde, à la fin des messes basses, pour contrer les assauts renouvelés du démon contre la sainte Église.

Dans un article publié en 1955 dans la revue *Ephemerides Liturgicæ*, le père Domenico Penchenino, secrétaire de Léon XIII, écrivit : « Je ne me souviens pas exactement de l'année [c'était le 13 octobre 1884]. Un matin, le grand Pontife Léon XIII célébra la sainte messe puis assista, comme d'habitude, à une autre messe d'action de grâce. Tout à coup, on le vit redresser la tête et fixer intensément quelque chose au-dessus de l'officiant. Il regardait fixement, sans battre des cils, comme envahi d'un sentiment de terreur et d'émerveillement, et les traits de son visage changèrent de couleur. Quelque chose d'étrange, de grand, se produisait en lui. Finalement, comme s'il reprenait ses esprits, il se redressa en s'appuyant sur sa main d'un mouvement léger mais énergique. On le vit se diriger vers son bureau privé. Ses proches, anxieux, le suivirent et lui demandèrent à voix basse : "Saint-Père, vous ne vous sentez pas bien ? Avez-vous besoin de quelque chose ?" Il répondit : "Non, de rien." Une demi-heure après, il appela le Secrétaire de la Congrégation des rites et, en lui tendant une feuille, lui ordonna de l'imprimer et de l'envoyer à tous les Ordinaires [les évêques] du monde. Que contenait-elle ?

La prière que nous récitons à la fin de la messe avec les fidèles et qui contient la supplication de la Sainte Vierge, l'invocation ardente du prince des milices célestes, et l'imploration de Dieu pour qu'il repousse Satan en enfer. »

Pour confirmer ce témoignage, nous avons la *Lettre Pastorale pour le Carême 1946* du cardinal Giovanni-



Battista Nasalli-Rocca, archevêque de Bologne, où il écrit : « Léon XIII a lui-même rédigé cette prière. La phrase : "Satan et ses légions d'esprits mauvais qui rôdent dans le monde en vue de perdre les âmes" trouve une explication historique que son secrétaire particulier, Mgr Rinaldo Angeli, nous a plusieurs fois racontée. Léon XIII a vraiment eu la vision d'esprits infernaux qui se rassemblaient autour de la ville éternelle (Rome) ; et c'est de cette expérience qu'est née la prière qu'il a voulu faire réciter à toute l'Église. »

Le 19 juin 1904, saint Pie X demanda d'ajouter 3 fois l'invocation : « Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous », confirmant ainsi l'instruction de son prédécesseur. Et le 30 juin 1930, Pie XI demandait que ces prières soient récitées spécifiquement pour la conversion de la Russie : « Et pour que tous puissent sans fatigue et sans peine poursuivre cette sainte croisade, nous décidons que les prières que notre bien-aimé prédécesseur Léon XIII a ordonné aux prêtres et aux fidèles de réciter après la messe, soient dites dans cette intention spécifique, à savoir pour la Russie. Que les évêques et le clergé séculier et régulier prennent soin d'informer les fidèles et ceux qui assistent au Saint Sacrifice, et qu'ils ne manquent pas de leur rappeler ces prières. » Ainsi, non seulement les prières léonines furent-elles rédigées un 13 octobre, 33 ans jour pour jour avant la dernière apparition de Fatima et le miracle du soleil, mais le pape Pie XI demanda qu'elle soient spécifiquement récitées pour la Russie.

La récitation de ces prières à la fin des messes basses fut obligatoire jusqu'en 1964. À cette date, elle fut supprimée par l'instruction *Inter œcumenici*, que Paul VI signa le 26 septembre. Ainsi, au moment où le communisme était à son apogée, l'Église demandait de cesser de prier pour la Russie à la fin de chaque messe. Padre Pio ne fut absolument pas d'accord avec cette décision et continua à réciter ces prières jusqu'à sa mort en 1968.

Soyons donc très attachés à cette hymne glorieuse de la Vierge du Puy, forte comme une armée rangée en bataille, victorieuse de toutes les hérésies, et aimons à la chanter, à la prier, avec un grand esprit de foi et une confiance inébranlable dans sa puissance souveraine qui lui fera écraser la tête de l'ennemi.

M. l'abbé Turpault +

Notre filiation

Connaître ses aïeux, c'est en quelque sorte se connaître ! Savoir d'où l'on vient, c'est savoir où l'on va. Connaître ses racines est un facteur d'équilibre et de vitalité, tant pour la personne que pour la société.

En instaurant les registres paroissiaux, l'Église catholique a toujours œuvré en faveur cet ordre social. Le plus ancien registre conservé, celui de Givry (71), date de 1303. Dans la Loire, c'est celui de Montarcher (1469-1517). L'enregistrement des baptêmes, mariages et sépultures sur les registres paroissiaux devient obligatoire à partir de l'ordonnance de Villers-Cotterêts, signée par François 1^{er} en 1539. En 1667, le Code Louis institue un double registre afin d'enregistrer les catholiques sur l'un et les protestants sur l'autre. À partir de 1691 qu'apparaissent les premiers greffiers de l'état civil. Et en 1796 l'état civil est imposé dans les départements français.

En 1985, l'arrêté du 20 mars statue que : « *le mariage est sans effet sur le nom des époux qui continuent d'avoir pour seul patronyme officiel celui qui résulte de leur acte de naissance.* » En 1992 le Conseil d'État autorise les personnes à changer de prénom et de sexe à l'état civil. En 2003 la loi sur le nom de famille permet aux enfants de porter le nom de la mère ou du père ou des deux. Et à partir du 1^{er} juillet 2022, toute personne majeure pourra changer de nom de famille simplement, en prenant, par substitution, le nom du parent qui ne lui a pas été transmis à la naissance.

Ces évolutions de l'état civil reflètent les changements sociétaux, direz-vous ? Mais, ne serait-ce pas plutôt pour favoriser la mise en place d'une masse d'individus sans repères, sans racines, interchangeable et malléables ? Car sur 67 millions de Français, seulement trois mille personnes demandent chaque année à changer de nom...

Les lois bioéthiques sur la Procréation médicalement assistée (PMA) ou sur la Gestation pour autrui (GPA) perturbent aussi la filiation. L'individu, privé de ses racines, devient une proie fa-

cile pour l'oligarchie et pour la « toile généalogique » développée notamment par les Mormons aux USA, qui possèdent plus de 16 milliards de données personnelles à partir de l'ADN, et de registres microfilmés avec l'accord des personnes et gouvernements.

Les ressemblances familiales, l'hérédité des tempéraments ainsi que le patrimoine génétique, culturel, religieux et social ont un rôle primordial dans la construction de la personne. Même si l'héritage est parfois difficile, une partie de l'identité de chacun est tirée de ses racines. La ressemblance à sa parenté est si importante à la psychologie humaine que, dans le cas de don d'ovocytes, les mères craignant que leur enfant ressemble à la donneuse, préfèrent ne pas la connaître et choisir un don anonyme. Pour tous, la parenté se fonde sur la ressemblance.

Dans l'adoption, le lien de parenté est créé par une ressemblance sentimentale, morale, intellectuelle ou spirituelle. C'est un peu comme une greffe qui vit de la même sève. Dans le domaine spirituel, l'Église catholique propose une multitude de parentés d'adoption à travers ses différents ordres religieux et œuvres. La connaissance de sa filiation spirituelle est tout aussi nécessaire à la personne que la connaissance de sa filiation naturelle. De cette connaissance émane l'amour, la fierté, la foi, la force et des grâces spécifiques qui vivifient l'âme.

Il est donc intéressant, pour nous qui côtoyons la Fraternité Saint Pie X, d'entrer dans la filiation de son fondateur, Mgr Marcel Lefebvre, afin de mieux le connaître et de découvrir notre affinité avec sa sainte lignée.



La lignée de Mgr Lefebvre, fondateur de la Fraternité Saint-Pie X, a son berceau dans les vastes plaines du Nord.

Cette grande famille chrétienne descendant du côté maternel de Louis Lorthiois (1764-1810) comptait en 1940, douze cents descendants, dont 60 prêtres et religieuses.

Une grande foi caractérisait donc les aïeux de Mgr Lefebvre : sa grand-mère paternelle, que tout le monde appelait à Tourcoing « *la bonne Madame Lefebvre* », était présidente du tiers-ordre franciscain, tout comme son arrière grand-mère sur Lille. Du côté maternel, sa grand-mère, Gabrielle Lorthiois, douzième enfant, épousa Louis Watine. Très pieuse, elle fut aussi présidente du tiers-ordre franciscain, mais à Roubaix.

La maman de Mgr Lefebvre naquit le 4 juillet 1880. « *C'était une enfant portée à la prière d'une manière non équivoque, joignant les actes à la prière et entraînant même ses compagnes à l'occasion* » disait d'elle une de ses institutrices. Gabrielle, c'était son prénom, épousa René Lefebvre le 16 avril 1902. Ils eurent 8 enfants, quatre filles et quatre garçons. Les cinq premiers se consacrèrent à la vie religieuse et les trois plus jeunes fondèrent un foyer.

Charité rayonnante

La vie de madame Lefebvre se caractérise par une charité ardente. Mère de famille, elle s'ingéniait à occuper ses enfants pour fuir l'oisiveté. Elle savait encourager, féliciter et éduquer. Elle n'avait pas besoin de théories éducatives, sa perfection morale établissait un régime de confiance. Elle disait : « *c'est en me sacrifiant moi-même que j'obtiendrai des grâces surtout pour sanctifier mes enfants* ». Chaque jour elle faisait cette prière : « *Mon Dieu, faites que mes chers petits soient victorieux dans toutes les tentations* ». Lorsque ses enfants se consacrèrent à Dieu, elle sentit croître d'avantage en elle ses responsabilités maternelles. Par exemple, pour soutenir dans le sacrifice son aîné qui venait de revêtir la soutane, elle voulut comme lui briser avec le monde et, au mépris du 'qu'en dira-t-on', elle s'habilla modestement de noir. Elle s'efforça de lire le bréviaire, mais faute de temps, elle dut se contenter de dire certains

offices quotidiens. Par la prière, elle soutenait ses enfants qui partaient en mission en adorant Dieu en leur âme : « *J'ai été de cœur avec toi au moment où tu quittais la côte, j'ai adoré Notre-Seigneur en toi, lui demandant force, grâce et presque consolations* ». La sensibilité de son cœur maternel souffrait de ces séparations : « *Il n'est rien qui vous arrache des parties de vous même comme ces séparations pourtant partielles d'avec ses enfants qu'on aime* », mais elle l'offrait à Dieu.

Madame Lefebvre fut aussi une femme active dans le monde. Pendant dix ans, elle fut comptable à l'usine familiale. Sa bonté attira la confiance des ouvriers, tous venaient se confier à elle. Elle mettait une atmosphère de paix. Une employée disait : « *à voir vivre Mme Lefebvre, on ne peut pas croire qu'il n'y ait pas de Dieu.* »

La charité vivante de Mme Lefebvre la poussa à s'occuper des malades pendant la guerre de 14-18. Au dispensaire, elle choisissait toujours le travail qui déplaisait aux autres dames. Elle ne travaillait que pour Dieu. Une de ses nièces disait d'elle : « *il rayonnait d'elle quelque chose de divin. Son attitude attirait à la sainteté* ». Mme Lefebvre donnait aux âmes l'affection, la confiance, la reconnaissance, le conseil. Elle soigna avec affection sa belle-mère, sa tante et sa sœur. Avec la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul elle visitait les familles nécessiteuses.

En 1903, Madame Lefebvre s'engagea comme tertiaire franciscaine à Tourcoing. Elle fut élue présidente en 1912, puis réélue pendant une trentaine d'années. Sous sa direction, le tiers-ordre connut une vitalité inégalée, jusqu'à 800 membres. Une tertiaire témoignait : « *Ceux qui ont connu Mme Lefebvre, ou qui l'ont écoutée en retraite, étaient éclairés par ses vues claires et repartaient toujours avec l'envie d'être meilleurs.* »

Marcel Lefebvre hérita de la charité ardente de sa maman. Sa serviabilité était unanimement louée dans toute la famille. En classe de 1^{ère}, il adhéra à la Conférence Saint-Vincent-de-Paul dont il devint le vice-président. Il visitait les pauvres et s'ingéniait à trouver des subsides. Sa charité discrète mais efficace et son jugement droit, facilitaient l'ordre et la paix.

Ordonné prêtre à 24 ans, l'abbé Lefebvre fut tout d'abord nommé vicaire d'une paroisse ouvrière à Lomme. Mais son âme brûlante de charité, voulait d'avantage. L'abbé Lefebvre entra alors dans la congrégation des Pères du Saint-Esprit en 1931, pour devenir missionnaire : « *Religieux et missionnaire, écrit-il, notre fin personnelle et notre fin apostolique, l'une dépend de l'autre. L'amour de Dieu et celui du prochain vont de pair.* » Le Père Marcel fut tout d'abord nommé directeur de séminaire au Gabon. Il prêchait : « *il faut avant tout aimer la vérité, y voir vraiment le salut des âmes ; voir toujours les fidèles sous l'angle de la justification, c'est-à-dire l'état de grâce.* » Pendant 13 ans il fit rayonner la charité de Libreville à Ndjolé, de Donguila à Lambaréné. Partout, il était appelé le « bon Père Marcel » : « *il était doux, accueillant et jamais ne se montrait ennuyé par qui que ce soit* » témoignait un africain.

En 1945, le Père Lefebvre, nommé Père directeur du séminaire de sa congrégation, rentra en France. En 1947 il fut sacré évêque et nommé Délégué apostolique pour l'Afrique française, puis Pie XII le nomma premier archevêque de Dakar. Mgr Lefebvre mit ses talents d'organisateur au service de sa charité. Sous sa direction, dans les différents diocèses, les chiffres témoignent de l'expansion des œuvres catholiques : écoles, séminaires, paroisses, implantations de congrégations religieuses étrangères et autochtones, ordinations sacerdotales, baptêmes et œuvres catholiques foisonnaient.



Foi ardente

Madame Lefebvre semble n'avoir jamais terni la blancheur de son baptême. Une lettre de son directeur spirituel témoigne : « *Je sais que dès votre enfance, Jésus vous a prédestinée à votre sanctification d'aujourd'hui, si bien que votre état actuel est comme l'épanouissement naturel des faveurs dont Dieu vous combla jadis.* » Mme Lefebvre eut la grâce d'avoir un directeur spirituel averti, le Père Huré. Très contemplative, elle pénétra profondément le mystère de

la Croix et fit plusieurs expériences mystiques. Elle se voyait « *inondée de consolations, transplantée et emportée sous l'œil du Maître qui s'égayé de sa fragilité et de sa gaucherie* ». Sa foi immense la porta à désirer s'unir au Divin crucifié. En juillet 1909, elle ressentit les premières impressions des stigmates. Mme Lefebvre n'était pas cependant une femme éprise de mysticisme. Une de ses filles la décrivait ainsi : « *les dons de la grâce que le bon Dieu voulait lui départir se trouvèrent merveilleusement secondés par les dons de la nature : un jugement sûr, un esprit droit, qui s'alliaient avec une rare énergie à une possession d'elle-même peu commune ; une âme joyeuse et d'une délicatesse exquise, vibrante, qui savait unir la liberté à la douceur et possédait cette mesure du juste milieu.* »

Mgr Lefebvre hérita des qualités naturelles et spirituelles de sa maman. Au noviciat, il expérimenta la spiritualité du vénérable fondateur des Spiritains, le Père Libermann, qui se résumait ainsi : « *Renoncement, paix, union à Dieu* ». Peu à peu, l'âme ardente de l'abbé Lefebvre s'établit dans une union à Dieu continue, par un regard simple sur le mystère qui, depuis son séminaire à Rome, captivait son âme : le mystère de Notre Seigneur Jésus-Christ et de sa Croix. Devant ce mystère insondable de la charité Divine, il s'exclamait : « *Comment ne pas répondre à ce don par une charité réciproque envers Dieu !* »

Sa foi profonde s'alimentait dans la contemplation : « *Plus je prends de l'âge, disait-il, et plus je pense que c'est l'oraison du cœur qui transforme l'âme et la met en état d'offrande continue. C'est à elle que doivent aboutir les oraisons vocales et mentales.* » Et il enjoignait à vivre de la foi : « *Il n'y a pas d'apostolat sans contemplation. La contemplation ce n'est pas nécessairement le cloître. C'est la vie chrétienne : vie de foi et des réalités de notre foi. Or la grande réalité à contempler c'est la sainte messe. C'est ce qui doit caractériser les membres de la Fraternité : contempler Notre-Seigneur sur la Croix, y voyant le sommet de l'amour de Dieu, l'amour poussé jusqu'au sacrifice suprême. Par là nous serons missionnaires : par désir de répandre le sang de Notre-Seigneur sur les âmes.* »

De même que le Sacrifice du Calvaire est le centre de la religion catholique, la messe était au cœur de Mgr Lefebvre. Il disait : « *Plus on étudie le saint sacrifice de la messe et plus on s'aperçoit que c'est vraiment un mystère extraordinaire. C'est vraiment le mystère de notre foi. L'Église est essentiellement sacerdotale. Notre-Seigneur est essentiellement prêtre et le sacerdoce est essentiellement fait pour réaliser et continuer l'œuvre du Calvaire.* »

Sa foi vive lui donnait une clairvoyance inégalée sur les réformes liturgiques qui détournaient l'Église de son centre : le Sacrifice de Jésus-Christ, et de sa finalité : le salut des âmes : « *C'est le propre de l'Intelligence suprême de mettre de l'ordre et de la finalité dans les choses : les choses sont pour d'autres. L'homme est pour Dieu ; il doit tendre à Dieu ; c'est l'erreur de la doctrine conciliaire de Gaudium et spes qui fait de l'homme le centre et le sommet, ignorant la finalisation de la liberté au détriment de la loi divine. (...) Notre sanctification et notre salut se réalisent par la croix de Notre-Seigneur. Pour nous ce doit être un sujet de méditation continuel.* »

L'esprit de sacrifice

Une des caractéristiques de la lignée de Mgr Lefebvre fut l'esprit de sacrifice : on n'était pas catholique à moitié ! Dans ses oraisons, Madame Lefebvre se rendait bien compte qu'elle ne progressait pas : « *le sacrifice n'entre pas assez dans ma vie, se disait-elle, Jésus est un Dieu jaloux. Je dois lui donner des choses qu'il ne me demande pas. J'ai donc dit à mon Jésus, la nuit, que je désirais être tout à lui, que je voulais qu'il soit mon unique.* » Elle fit pendant la guerre de 14-18 le vœu de pureté d'intention parfaite. Elle renonçait à ses vœux, à ses affections, à toute recherche d'elle-même et s'abandonnait à Dieu dans tous les événements. En 1916, elle fit le 'vœu du plus parfait'. Elle annotait cette pensée de Pascal : « *Pour les âmes qui recherchent leur perfection, il est nécessaire non seulement qu'elles aient la foi, mais elles doivent vivre de leur foi. Leur œil doit dépasser l'horizon du temps, au-delà des choses passagères, celles qui demeurent.* » Mme Lefebvre savait que l'on ne peut s'approcher de Jésus sans s'approcher de la croix. Atteinte

du mal de Pott, elle eut beaucoup à souffrir. Sous l'action divine, elle se transforma et parvint, par le privilège de la stigmatisation, à la ressemblance à Jésus crucifié. « *Soyez simplement Jésus, lui disait le Père Huré, comme saint François, vous pouvez dire 'je porte sur ma chair les stigmates du Christ.'* »

Mgr Lefebvre hérita de cet esprit de sacrifice : toujours il *'cherchait le mieux'*. Son désir de se donner d'avantage le poussa à entrer chez les Spiritains pour embrasser la vie missionnaire. Il se sentait poussé à une vie sacerdotale plus dure, plus renoncée. Durant son noviciat, il ne renâcla pas à prendre la discipline, à pratiquer des mortifications et à offrir l'ascèse du froid, de la maladie et des humiliations.

Mgr Lefebvre vécut toute sa vie uni au Saint Sacrifice Rédempteur. Malade, mortifié, rejeté, bafoué, il s'offrait et éclairait les âmes sur le mystère de la Croix : « *La Croix, c'est le sacrifice, c'est l'abandon de ses désirs, c'est la discipline de vie, c'est la soumission complète à Jésus-Christ, à sa gloire, à sa vraie charité, car sa charité est très exigeante.* »

Il encourageait à l'esprit de sacrifice : « *Et nous aussi, nous devons prendre cet esprit d'oblation, de victime. Cela devrait être votre spiritualité, accepter les souffrances, les épreuves, les difficultés en union avec le saint sacrifice de Notre Seigneur sur l'autel.* »



Combattants jusqu'à l'héroïsme

Le père de Mgr Lefebvre combattit pour le Christ et pour sa patrie. Sa foi ardente le poussa à orienter Marcel au séminaire français de Rome, plutôt qu'au séminaire diocésain déjà très moderniste. Patriote, mais non mobilisable en 14-18, il offrit ses services à la société de Secours aux Blessés Militaires et travailla pour les services secrets. Il risqua sa vie pour faciliter le passage de la frontière aux agents de l'armée secrète. À la deuxième guerre mondiale, il renoua vaillamment ses contacts. Mais il fut arrêté et incarcéré. Il vécut un véritable calvaire et mourut très chrétiennement.

Mme Lefebvre fut aussi une héroïque combattante pour sa foi et pour sa famille. Pendant la première guerre mondiale elle resta seule avec la responsabilité de sa famille et de l'entreprise. Malgré les privations et les rafles, elle refusa de collaborer avec l'autorité allemande et pour cela fut arrêtée. Les conditions insalubres de son emprisonnement furent certainement à l'origine de la tuberculose osseuse qui la fit beaucoup souffrir.

Mgr Lefebvre hérita de la vaillance et du caractère persévérant de ses parents. Dieu l'appela lui aussi à combattre une guerre : « *la troisième guerre mondiale, la pire, celle qui ne tue pas seulement les corps, mais les âmes* », disait-il. Il était alors supérieur des Pères du Saint-Esprit lorsque le pape Jean XXIII le nomma Assistant au trône pontifical et membre de la commission centrale qui préparait le concile Vatican II. Ayant à cœur de défendre la foi catholique, Mgr Lefebvre participa activement à ce Concile (1962-1965) en organisant un groupe pour lutter contre l'invasion de la pensée libérale.

Ne pouvant cautionner les erreurs modernes qui détruisaient l'Église, il donna sa démission de supérieur général. Dès lors, il combattit héroïquement pour perpétuer le sacerdoce catholique et le Saint Sacrifice de la messe. Il fonda la Fraternité Sacerdotale Saint-Pie X en 1970. En 1988, pour assurer la pérennité de son œuvre de restauration du sacerdoce, il consacra quatre évêques malgré l'interdiction et la sanction données par Jean-Paul II. Sa foi clairvoyante et sa force furent exemplaires. Il disait en 1971 « *La vie spirituelle est un combat. Nous devons lutter. Luttons courageusement, avec la persuasion qu'un jour Notre-Seigneur nous donnera la victoire. Prenons les moyens qui sont la recherche de la sainteté et surtout la croix de Notre Seigneur, qui est le chemin de la résurrection. Notre résurrection passe par l'autel, par la sainte messe, par le sacrifice de la croix.* »

Obéissance

La lignée de Mgr Lefebvre fut d'une grande fidélité à la loi divine. Pour pratiquer une charité plus parfaite, Madame Lefebvre fit vœux d'obéissance à son directeur spirituel, qui sut la conduire où Dieu la voulait.

Mgr Lefebvre hérita de cette grande estime de l'obéissance : « *J'avais, disait-il, pris la résolution de ne pas essayer de savoir pourquoi mes supérieurs m'affectaient ici ou là... et, où que ce soit, de me remettre au travail, sans complexe, sans grand regret du poste que je venais de quitter. D'ailleurs, à la grâce de Dieu ! On vit avec son tempérament, son caractère, selon sa formation, et le bon Dieu donne la grâce d'état pour accomplir la tâche qui vous est confiée. On travaille sous le regard de Dieu, non pour réussir son parcours mais pour parvenir à sauver les âmes, pour faire du bien.* »

Si Mgr Lefebvre parut désobéir au pape, ce fut toujours pour rester fidèle à la foi catholique et obéissant au magistère millénaire de l'Église. « *La messe, disait-il, voilà le Mystère Fidei à contempler et à réaliser, l'œuvre sacerdotale par excellence. Et les fidèles se regroupent autour de nous à cause du Saint Sacrifice de la Messe. Il faut avoir une confiance absolue dans la position que nous avons adoptée, car c'est l'attitude de l'Église. Ce n'est pas la mienne, ce n'est pas celle de Mgr Lefebvre, c'est celle de l'Église. Un jour tout le reste s'écroulera.* »

Mgr Lefebvre fonda la Fraternité Saint-Pie X en obéissant à tout ce qu'avait toujours enseigné l'Église au cours des siècles : « *L'esprit qui anime la Fraternité sacerdotale, disait-il, est l'esprit de l'Église, sa foi vivante manifestée par toute sa Tradition, son magistère infaillible, exprimé et exposé dans le catéchisme du concile de Trente, dans la Vulgate, dans l'enseignement du Docteur Angélique, dans la liturgie de toujours.* »

Humilité

Madame Lefebvre avait palpé ce besoin de s'anéantir et d'adorer Dieu profondément. En passant devant la crèche elle baisait le sol, s'humiliait et adorait profondément le Mystère de l'Incarnation d'un Dieu fait homme.

Mgr Lefebvre vivait aussi dans cette humilité profonde : « *La reconnaissance de notre néant devant Dieu et de notre dépendance continuelle de Dieu dans notre existence et notre activité doit nous porter à un état habituel d'adoration ; et cette adoration nous porte à accomplir la volonté de*

Dieu. » Mgr Lefebvre n'a jamais suivi ses propres vues mais toute sa vie, il s'est laissé conduire par la Providence : « *J'avoue, disait-il, que mes 82 ans de vie m'ont appris à suivre la Providence, à chercher dans les circonstances, dans les événements de la vie, quelle est la volonté du bon Dieu, pour essayer de la suivre. (...) Je vous donne un conseil : voir la volonté de Dieu objective et non subjective et ne pas précéder la volonté de la Providence mais la suivre.* »



Agonies et morts

Mme Lefebvre connut une agonie très douloureuse. Le mal de Pott dont elle était atteinte l'empêchait de prendre du repos. Elle eut cependant une courte accalmie pendant laquelle elle fit un rêve extraordinaire : « *je me trouvais dans une écurie, sur un matelas, lorsque soudain un char splendide, suivi d'une brillante escorte, est venu me transporter, et ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'on ne m'a rien fait payer.* » Elle insistait sur la gratuité du transport. L'instant ultime approcha. « *Soudain, elle leva les yeux à mi-hauteur de la chambre et, les fixant sur une vision inénarrable, son regard se fit le reflet de son âme et sa physionomie fut emprunte d'un rayonnement céleste, son sourire devint extatique.* » Après un faible soupir, ce fut la fin. Spontanément, la religieuse infirmière entonna le Magnificat. « *Magnificat !* », c'est le chant d'action de grâce pour cette sainte maman qui vécut unie à la Très Sainte Vierge Marie, et qui sut comme elle, avec elle et en elle, s'unir aux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption.

L'Incarnation et la Rédemption furent au cœur de la contemplation de Mgr Lefebvre : « *L'œuvre principale de la Sainte Trinité, disait-il, a consisté à nous faire participer à l'Incarnation et à la Rédemption de Notre Seigneur Jésus-Christ par l'union à son sang, son âme et sa divinité. Si le sacrement de l'ordre est si important, dans la Sainte Église, c'est parce qu'il permet à Notre-Seigneur de prolonger son Incarnation.* » Ce fut justement en la fête de l'Incarnation de Jésus souverain prêtre, que Dieu rappelait à lui son fidèle défenseur du sacerdoce

et de la foi catholique. Le 25 mars 1991, à l'instant de sa mort, Mgr Lefebvre n'eut pas de dernières paroles mais, pleinement pontife, médiateur entre les hommes et Dieu, il eut un sourire à son entourage puis un regard vers le crucifié.

Transmissions

Au moment de sa mort, Madame Lefebvre avait dit à sa famille : « *Mes enfants, que ce soit dans la voie du mariage ou dans une autre, faites tout pour plaire au Bon Dieu. Là-haut, je vous serai plus présente encore que sur la terre et je vous aiderai. Mes enfants, je ne suis pas Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, mais tout ce que vous me demanderez dans la prière, je vous l'obtiendrai.* » Ses enfants n'hésitèrent pas à lui demander des grâces. Et, si Madame Lefebvre œuvra toute sa vie pour transmettre la foi, nul doute qu'elle continue encore du ciel, à obtenir des grâces pour sa descendance naturelle et spirituelle.

Mgr Lefebvre combattit toute sa vie pour sauvegarder le sacerdoce catholique. Seul face à la révolution moderniste qui attaquait l'Église, il réalisa jusqu'à l'héroïsme sa devise épiscopale « *nous avons cru en la charité* ». Il fut l'homme choisi par la Providence pour continuer à transmettre fidèlement le dépôt de la foi et le magistère traditionnel de l'Église. On grava sur sa tombe « *J'ai transmis ce que j'ai reçu* ». Au jour de l'approbation canonique des statuts de la Fraternité Saint-Pie X, par Mgr Charrière, le 1^{er} novembre 1970, Mgr Lefebvre résumait l'esprit de sa famille spirituelle : « *Mes chers amis, ne voyez-vous pas entre cette reconnaissance officielle de la Fraternité et le jour de la Toussaint un lien mystique extraordinaire qui correspond parfaitement à ce que la Fraternité Saint-Pie X a pour but ? C'est dans son essence même de rechercher la sainteté, non seulement de rechercher la sainteté, mais de faire des choses saintes. En ce beau jour de la Toussaint, je suis sûr que les anges se réjouissaient de voir la reconnaissance de cette Fraternité faite pour faire de saints prêtres qui communiqueraient la sainteté aux fidèles.* »

Simon de Cyrène